

Julia Buzaud

Kevin Diter

Agnès Grimault-Leprince

Claude Martin

Les effets inégaux de la crise sanitaire et du confinement sur le bien-être des lycéen·ne·s

The unequal effects of the coronavirus crisis and of lockdown measures on the wellbeing of high school students

RÉSUMÉ

Entre le 15 mars et le 11 mai 2020, un confinement complet a été mis en place en France par le gouvernement dans le but de lutter contre la propagation du coronavirus. Enfants et adultes étaient assignés à résidence et n'avaient le droit de sortir qu'une heure par jour en dehors de motifs impérieux. Cet article propose de saisir l'effet (socialement différencié) de la crise sanitaire et des mesures de restriction de liberté sur le niveau de bien-être de lycéen·ne·s. À partir d'une enquête exploratoire réalisée, pendant la période de confinement, auprès d'élèves scolarisés dans un établissement de l'Ouest de la France ($N = 507$), il souligne deux résultats importants. D'une part, la crise sanitaire a eu des effets inégaux sur le niveau de bien-être des adolescent·e·s selon leur sexe et leur niveau scolaire. D'autre part, la baisse plus forte du niveau de bien-être frappe celles et ceux qui indiquaient déjà un niveau de

bien-être plus faible avant le confinement, de sorte que le confinement ne fait pas que reproduire des inégalités, mais semble également les renforcer, et ce dès l'adolescence.

MOTS-CLÉS

Bien-être ; Adolescence ; Effet du confinement ; Inégalités sexuées et sociales.

ABSTRACT

Between March 15 and May 11, 2020, a strict national lockdown was implemented in France by the government in order to combat the spread of the coronavirus. Children and adults were under house arrest and were only allowed to go out for one hour a day outside of compelling reasons. This article seeks to understand the (socially differentiated) effects of the health crisis and measures restricting individual freedoms on the level of wellbeing of high school students. Based on an exploratory survey carried out during the lockdown among students enrolled in an establishment in western France ($N=507$), two important results are underlined. On the one hand, the coronavirus crisis has had uneven effects on the level of wellbeing of adolescents according to their gender and their level of education. On the other hand, the strongest drop in the level of wellbeing hits those who already indicated a lower level of wellbeing before the lockdown, so that lockdown measures not only reproduce inequalities, but also seem to strengthen them, starting in adolescence.

KEYWORDS

Wellbeing; Adolescence; Effect of lockdown; Gender and social inequalities.

1. INTRODUCTION

Le confinement lié à la crise sanitaire de la covid-19 a créé une situation de restriction de liberté pour l'ensemble de la population, en France et dans une grande partie du monde. Les adolescent·e·s ont vécu le plus souvent confiné·e·s dans le foyer familial cette période de crise où les fragilités de chacun·e ne sont plus « maintenues à distance par les repères du quotidien » (Ascoli-Bouin, 2020, p. 20). Cette situation inédite est l'occasion de réinterroger la question du bien-être adolescent, entendu au sens d'« évaluation par l'individu de son degré de satisfaction à l'égard de l'ensemble de sa vie » (Forsé & Parodi, 2014, p. 362) et des inégalités qui le caractérisent. En effet, la crise sanitaire constitue une épreuve particulièrement significative dont les données disponibles montrent, d'une part, que les jeunes ont été les plus affectés par le confinement strict qui a été mis en œuvre entre le 15 mars et le 11 mai 2020 (Alezra et al., 2020) et, d'autre part, que les inégalités sociales (en termes de conditions de logement, de niveaux de ressources, de secteur d'emploi et de métiers, d'accès au télétravail, de chômage partiel, de lieu d'habitat, etc.) ont joué un rôle particulièrement important sur l'impact de la pandémie (Bajos et al., 2020).

L'exploitation de l'enquête EPICOV, élaborée par l'Inserm et la Drees en collaboration avec l'Insee et Santé Publique

France et qui a porté sur les réponses de 135 000 personnes représentatives de la population française permet d'évaluer l'impact de la crise sanitaire et du confinement sur la santé mentale. En mai 2020, 13.5% des personnes âgées de 15 ans ou plus présentaient un syndrome dépressif, avec une augmentation de 3.4 points par rapport à 2019. Mais c'est le groupe d'âge des 15-24 ans qui est le plus affecté : 22% d'entre eux présentaient un syndrome dépressif en mai 2020, contre 10% en 2019 (DREES, à paraître).

La littérature internationale sur le bien-être des adolescent·e·s a mis en lumière plusieurs types d'inégalités de bien-être que la situation de confinement permet d'analyser d'une façon nouvelle, en vue de mieux comprendre les processus qui les fondent. Parmi ces travaux, trois approches ont plus particulièrement soutenu notre réflexion.

Premièrement, l'enquête HBSC (Robert et al., 2016), réalisée tous les quatre ans depuis le début des années 1980, dans un grand nombre de pays ou de régions de la zone Europe de l'OMS (aujourd'hui 50 pays) auprès de jeunes de 11, 13 et 15 ans, met en évidence quelques tendances fortes pour les adolescent·e·s scolarisé·e·s en France. Si le bien-être subjectif déclaré est globalement élevé en France, les indicateurs montrent qu'il se dégrade avec l'âge et que les indicateurs recueillis sont plus défavorables chez les filles, surtout à 15 ans. Ces indicateurs de santé et de bien-être semblent aussi liés aux milieux sociaux, même si les indicateurs exploités dans cette enquête, tels le niveau d'équipement des logements, ou le nombre de fois où le ménage part en vacances par an¹, ne permettent de saisir ces liens que de façon approximative.

¹ Notons au passage l'importance de l'investissement de recherche sur les « années collège » par rapport aux connaissances sur les lycéen·ne·s, surtout lorsque que l'on se souvient de la dégradation des niveaux de bien-être subjectif avec l'avancée en âge. Qu'en est-il au-delà de 15 ans ?

Deuxièmement, les travaux insistent spécifiquement sur l'importance de la qualité du dialogue entre parents et enfants pour la réussite, en particulier scolaire, de ces derniers. Cet effet relationnel passe en particulier par les ambitions que les parents ont pour leurs enfants (Von Otter, 2014) et semble nettement plus déterminant que les seules interactions entre les parents et l'institution scolaire et ses agents (Martin, 2018). Or l'enquête HBSC met en évidence une situation française particulièrement défavorable quant à la facilité de communication entre les adolescent·e·s et leurs parents. C'est en France en effet que les adolescent·e·s sont proportionnellement les moins nombreux à estimer qu'il est facile d'aborder avec leurs parents les sujets qui les préoccupent (Martin, 2018). Mais cet effet varie une fois encore selon les milieux sociaux. Les recherches de Lareau (2011) sur les inégalités durant l'enfance peuvent éclairer ces résultats. Elle met ainsi en évidence des discussions parents-enfants plus rares dans les classes populaires, avec des usages fonctionnels du langage, quand, dans les couches moyennes, le langage est fortement mobilisé familialement et participe à l'entreprise de valorisation et d'augmentation du capital culturel et social des enfants. Selon le modèle du *concerted cultivation* des parents de classes moyennes, l'éducation est un projet de développement, dans lequel ils sont eux-mêmes impliqués au quotidien.

Nous nous sommes aussi intéressés à la question de l'*intensive parenting*, au sens d'un investissement important de temps et d'argent aux fins d'augmenter les capacités des enfants, en particulier au plan scolaire. À partir des données de l'enquête PISA, Hartas (2015) a décrypté les effets du modèle d'*intensive parenting*. S'il est incontestable que des pro-

grès ont été obtenus dans les apprentissages des enfants des nouvelles générations du fait de l'augmentation du temps parental depuis les années 1970, et même de la réduction de l'écart entre le temps dédié respectivement par les pères et les mères à la socialisation de leurs enfants, Hartas met en lumière l'enjeu de la qualité de cet investissement parental, quels que soient les milieux sociaux concernés. Elle insiste également sur la différence d'effet de cet investissement parental, selon que celui-ci concerne la dimension scolaire, ou d'autres aspects de la vie de leurs enfants. Son analyse montre que l'intensification de cet investissement parental sur la question scolaire peut avoir des effets modestes sur le strict plan des apprentissages et qu'il peut même avoir des effets négatifs sur l'estime de soi, la capacité d'agir (*agency*), les compétences sociales et la maturité émotionnelle. Pour renforcer les apprentissages, Hartas insiste plutôt sur l'importance des interactions et de la conversation entre les parents et leurs jeunes sur tout un ensemble de sujets, autres que l'école. La question serait donc moins celle de l'aide aux devoirs, que le fait d'aider les jeunes à découvrir le monde et à se forger un point de vue propre grâce à ces échanges « non scolaires ».

Ces résultats nous semblent fournir une piste particulièrement prometteuse pour interpréter la situation française, car même si la France ne fait pas partie des pays étudiés par Hartas (2015), son analyse nous semble pertinente pour comprendre le cas français. En effet, il semblerait qu'en France une partie importante de l'engagement parental et des échanges parents/adolescent·e·s soit orientée sur l'accompagnement scolaire, la performance à l'école, étendant en quelque sorte à la maison le climat scolaire et ses tensions (Martin, 2018). Cette

culture de l'apprentissage faisant de la performance à l'école l'alpha et l'oméga de l'interaction parent-enfant pourrait expliquer à la fois une communication moins aisée, une sous-performance dans les apprentissages et un moindre niveau de bien-être.

Cette réflexion sur le rôle éventuellement contre-performant des parents qui encadrent, voire sur-encadrent leurs enfants sur le plan scolaire, débouche sur un autre domaine de recherche très développé dans le monde anglophone et encore émergent en France : ce que les expert·e·s qualifient d'*overparenting* ou le phénomène des parents hélicoptères (Bristow, 2020 ; Cline & Fay, 1990). Il s'agit de de parents surinvestis dont les stratégies éducatives, motivées par le désir de réussite et de bonheur de leurs enfants, sont inappropriées, car intrusives et n'accordant pas aux enfants un niveau d'autonomie adapté à leur âge (Segrin et al., 2013). Ces travaux soulignent en effet les effets négatifs du surinvestissement parental. Il y est aussi bien question de la pression scolaire générée par les parents dans leur suivi de l'activité et des performances à l'école, que de l'aversion au risque qui conduisent les parents à contrôler excessivement les activités, les déplacements, les relations sociales, les expériences de leurs enfants et adolescent·e·s.

Troisièmement, il semble qu'en France, encore davantage que dans de nombreux pays, les urgences climatiques, économiques et sociales ont tendance à empêcher les jeunes d'envisager l'avenir avec sérénité, à les inquiéter et donc à affecter leur niveau de bien-être global (Chauvel, 2016 ; Grobon & Portela, 2016 ; Peugny, 2011). Comment profiter de sa vie de collégien·n·e ou de lycéen·n·e dans un monde incertain, où il est particulièrement difficile de se projeter dans l'avenir.

Au regard de l'ensemble de ces questionnements, l'objectif de notre article est non seulement de saisir les effets de la crise sanitaire sur l'évolution du bien-être des adolescent·e·s, mais également de proposer des pistes d'explication aux différentes tendances observées. Il propose d'appréhender, à partir d'une enquête exploratoire réalisée pendant toute la durée du confinement auprès de lycéen·ne·s scolarisé·e·s dans un établissement de l'Ouest de la France ($N = 507$), les logiques sociales à l'origine des différences de différence de niveau de bien-être.

2. MÉTHODOLOGIE

Cet article s'appuie sur une enquête quantitative exploratoire menée dans le cadre de la Chaire « Enfance, bien-être et parentalité » sur le rapport (socialement différencié) au présent et à l'avenir des lycéen·ne·s et de leurs parents. Plus précisément, il repose sur une petite partie du questionnaire qui a été soumis, celle portant sur l'influence inégale de la crise sanitaire sur le bien-être des jeunes, mais aussi et surtout sur deux de ces principaux ressorts : la qualité et la fréquence de la sociabilité familiale et amicale, d'une part, et le poids de l'école, de son climat et de ses contraintes (de réussite), d'autre part.

2.1 Présentation de l'enquête

Communicado : une enquête originale sur le rapport au présent et à l'avenir des jeunes et de leurs parents.

L'objectif de cette enquête est d'appréhender la perception de l'avenir à court, moyen et long terme des lycéen·ne·s, son évolution selon les propriétés sociales des jeunes, et de rendre compte des logiques sociales qui sont à l'origine de ces perceptions. Il s'agit

aussi de saisir la façon dont les jeunes envisagent leurs études et leur vie professionnelle, sociale et familiale à venir, de souligner plus généralement leur vision de la société, et, enfin, de repérer les personnes vers lesquelles ils se tournent pour les guider dans leurs choix dans un contexte incertain et potentiellement anxiogène lié aux différentes crises économiques et sanitaires, ainsi qu'au risque de déclassement (Chan, 2018 ; Eckert, 2014 ; Peugny, 2009).

L'idée plus large de cette enquête était de mettre en relation le bien-être subjectif des adolescent·e·s et leur socialisation familiale et scolaire, en se focalisant sur le niveau et la qualité de communication parents-adolescent·e·s. Plus précisément, nous souhaitions analyser les aspirations scolaires et professionnelles respectives de l'adolescent·e et de ses parents, révéler leurs variations en fonction des contextes sociaux et culturels, mais aussi et surtout retracer les différences qui peuvent exister entre générations sur ces questions d'avenir, ainsi que leurs conséquences sur le bien-être des jeunes.

Une méthodologie affectée par l'épidémie du coronavirus

Initialement, l'enquête devait se dérouler en deux temps :

- Tout d'abord, plusieurs groupes de discussion d'une durée d'une heure devaient être organisés dans un lycée de l'Ouest de la France sur le temps libre des lycéen·ne·s. Chaque groupe devait rassembler entre 3 et 5 élèves de leur choix pour permettre à chacun·e de s'exprimer le plus librement possible. Leur but était d'appréhender la diversité des rapports à l'avenir des jeunes et de cartographier leurs différentes aspirations en tenant compte des trajectoires de vie de chacun·e ;

- Dans un second temps, des entretiens individuels devaient être conduits sur la base du volontariat auprès d'une dizaine de lycéen·ne·s et auprès de leurs parents. Il s'agissait de discuter de manière plus précise des perceptions de l'avenir des jeunes, et de la manière dont ils l'envisageaient et apprenaient à le gérer avec plus ou moins de difficulté. L'appariement des entretiens des jeunes avec ceux de leurs parents était intéressant dans la mesure où, d'une part, il permettait de percevoir les relations intergénérationnelles des deux côtés et d'avoir accès à des informations que des entretiens isolés avec les un·e·s ou les autres n'auraient pas permis, et, d'autre part, il offrait l'opportunité de pouvoir mettre en exergue les processus et résultats de la socialisation au temps et à l'avenir des lycéen·ne·s.

Pendant, avec l'arrivée du confinement le 16 mars 2020, il n'a pas été possible de réaliser les groupes de discussion et entretiens avec les lycéen·ne·s, les outils de visioconférence ne permettant pas la même spontanéité et les mêmes échanges qu'une discussion en présentiel, et ce d'autant plus que les jeunes étaient, pour la plupart d'entre eux, confiné·e·s chez leurs parents. Il aurait été compliqué de les interroger sur la qualité et la fréquence des relations entretenues avec ces derniers, sur le poids prêté à chaque parent dans leur rapport plus ou moins anxieux/seerein vis-à-vis de leur avenir (scolaire), sachant que leurs réponses pouvaient être entendues.

Nous avons dès lors fait évoluer notre dispositif d'enquête. Le choix de recourir à un questionnaire en ligne s'est rapidement imposé comme une solution pertinente pour que les lycéen·ne·s puissent répondre posément à l'entièreté du questionnaire, à l'abri du regard de leurs

parents et de leurs frères et sœurs. Nous avons profité de ce changement de méthodologie pour développer un nouvel aspect de notre enquête et prendre en compte le contexte particulier d'une crise sanitaire majeure. Plus précisément, une sous-partie « confinement et bien-être » a été créée, afin de saisir l'influence de l'épidémie du coronavirus sur le rapport au monde et à l'avenir des filles et des garçons, sur leur niveau de bien-être respectif, mais aussi et surtout afin de mesurer ses effets sur la recomposition des relations familiales dans un contexte d'assignation à résidence, où il est interdit de sortir du foyer plus d'une heure par jour et où parents et enfants doivent cohabiter sans interruption ou presque.

Un lycée socialement mixte de l'Ouest de la France

L'enquête quantitative a été menée dans un lycée de très grande taille de l'Ouest de la France. Avec plus de 3 000 élèves, il rassemble des garçons et des filles provenant de milieux sociaux et de zones géographiques diversifiés. Il regroupe des filières générales, technologiques et professionnelles, et propose de nombreuses options (sport, cinéma, danse, théâtre, musique, langues, etc.).

Après avoir obtenu l'accord de l'administration, celui des représentant·e·s des parents d'élèves et celui des représentant·e·s des élèves eux-mêmes, le questionnaire a été mis en ligne le 7 avril 2020 à partir de la plateforme *Lime Survey*². Le lien vers le sondage été diffusé aux lycéen·ne·s par l'intermédiaire de leurs conseillers principaux ou conseillères principales d'éducation (CPE) via le

logiciel *Pronote*. Le questionnaire auto-administré comportait quatre parties : la perception de son avenir en tant que lycéen·ne, les discussions à propos de son futur avec son entourage familial et amical, son rapport au présent (et au lycée), et ses activités et son bien-être pendant le confinement. La durée de passation était d'environ vingt minutes.

L'enquête a été bien accueillie par les lycéen·ne·s. Sur les 3 000 élèves à qui le questionnaire a été envoyé, 1068 se sont connectés à la plateforme. Parmi eux, la moitié a répondu à l'intégralité du questionnaire ($N = 507$).

2.2 Présentation des données

Le tableau 1 présente les caractéristiques sociodémographiques des lycéen·ne·s ayant répondu entièrement aux questionnaires. Il souligne une très nette surreprésentation des filles (77% des enquêté·e·s), des classes supérieures (41%) et des filières générales (66%). Ces surreprésentations ne sont pas sans conséquence sur les autres caractéristiques des lycéen·ne·s : le taux de redoublement est faible. Seul·e un·e jeune sur dix a déjà redoublé contre trois sur dix en France (PISA, 2012). Le niveau d'auto-évaluation scolaire apparaît bien plus élevé que celui mentionné dans d'autres enquêtes plus représentatives (Le Bastard-Landrier, 2005). Près de 50% des lycéen·ne·s s'estiment au-dessus voire très au-dessus de la moyenne, contre moins de 38% dans la recherche précédemment mentionnée.

²Les réponses des lycéen·ne·s étaient stockées sur un serveur sécurisé de l'EHESP. Seul·e·s les membres de l'équipe « Communicado » pouvaient y avoir accès. Aucune donnée personnelle pouvant dévoiler l'identité d'un·e élève n'a été demandée, ni conservée afin de préserver l'anonymat et respecter la vie privée des enquêté·e·s.

Tableau 1. Descriptif de la population enquêtée (%)

	Sexe			Ensemble des élèves (N = 507)
	Filles (n = 392)	Garçons (n = 105)	Autre (n = 10)	
En quelle classe es-tu ?				
2nde	30	31	40	30
1ère	31	34	50	32
Terminale	39	36	10	38
En quelle filière es-tu ?				
Générale	65	70	80	66
Technologique	24	23	20	23
Professionnelle	12	7	0	11
Niveau scolaire des lycéen-ne-s (auto-évaluation)				
Très en dessous de la moyenne	13	12	20	13
Dans la moyenne	40	40	50	40
Au-dessus de la moyenne	34	44	30	36
Très au-dessus de la moyenne	12	4	0	10
As-tu déjà redoublé ?				
Non	89	89	90	89
Oui	11	11	10	11
Situation familiale des lycéen-ne-s				
Vivent avec les deux parents	62	72	40	64
Vivent dans une famille recomposée	19	14	40	18
Vivent avec un seul parent	19	13	20	18
Milieu social de la famille				
Classes supérieures	40	43	44	41
Classes moyennes	28	35	22	30
Classes populaires	32	21	33	30

Source : Enquête « Communicado » menée auprès de lycéen-ne-s scolarisé-e-s dans l'Ouest de la France.

Champs : Ensemble de l'échantillon (N = 507)

Plusieurs explications peuvent être données à ce recrutement biaisé : la première, la plus évidente, est liée à la bonne volonté culturelle de certain-e-s lycéen-ne-s. Comme dans d'autres enquêtes (nationales ou internationales) sur l'école et les loisirs (Octobre et al., 2010 ; Pirus & Leridon, 2010 ; Porter & Whitcomb, 2005), ce sont les filles et les classes supérieures qui prennent davantage le temps de répondre à une sollicitation (extrascolaire) soutenue par leur établissement, et notamment par les CPE et le proviseur. En raison de leur socialisation culturelle et/ou de genre, les

un-e-s et les autres ont dès leur plus jeune âge intériorisé un fort sentiment de devoir envers l'institution scolaire qui les amène bien plus souvent que leurs camarades à se conformer aux différentes demandes qui leur sont faites, et à être à l'aise voire à apprécier les exercices/jeux/activités présentant une forme scolaire. Une deuxième explication peut être cherchée du côté des conditions matérielles d'existence. Tou-te-s les lycéen-ne-s n'ont pas accès à un ordinateur personnel connecté à internet, ni un espace à soi où ils et elles peuvent

remplir (sans être gêné et à l'abri des regards curieux) un questionnaire portant sur des points intimes de leur vie. Ce faisant, il peut devenir difficile de trouver du temps et un espace pour répondre à des questions dont l'urgence et l'intérêt (le rapport au futur) ne sautent pas directement aux yeux.

Malgré les limites énoncées, l'enquête permet de repérer des tendances – qui resteront à confirmer – à la fois sur les manières socialement différenciées dont les lycéen·ne·s ont vécu le confinement, mais aussi sur les conséquences inégales de la crise sanitaire sur les perceptions et attentes des jeunes vis-à-vis de leur avenir (professionnel et scolaire). Avoir un échantillon de convenance ou non représentatif oblige à une certaine prudence dans l'énonciation des résultats, et notamment à les rattacher à chaque fois à leurs conditions sociales de production et aux caractéristiques spécifiques des enquêté·e·s. Toutefois, la diversité des profils recueillis, en termes de genre, de milieu social et de parcours scolaire, n'empêche pas voire offre l'opportunité de mettre en lumière des différenciations/inégalités sociales à plusieurs niveaux et dans différents domaines de la vie des lycéen·ne·s et de leurs parents. Celles-ci seront sans nul doute euphémisées par rapport à la manière dont elles se donnent à voir dans le monde social dans la mesure où notre population est bien plus homogène que la population générale. Elles indiquent des tendances valables dans un contexte social donné et qui mériteront d'être confirmées, nuancées ou amendées par des enquêtes nationales ou élaborées dans d'autres régions ou contextes.

2.3 Les principaux indicateurs mobilisés

L'enquête n'ayant pas pour objet principal la mesure du bien-être subjectif des adolescent·e·s, mais leurs rapports socialement différenciés au présent et à l'avenir, peu d'indicateurs ont été mobilisés. Nous en avons retenu deux principaux : l'échelle de bien-être subjectif « en temps normal », puis « pendant la période de confinement »³.

Il était demandé aux lycéen·ne·s d'indiquer « sur une échelle de 0 à 10 (0 signifiant très bas et 10 très élevé), où situerais-tu ton niveau de bien-être en « temps normal », c'est-à-dire avant la période de confinement ? », puis d'estimer, dans un second temps, leur niveau bien-être depuis le début de la crise sanitaire. La question était formulée de manière quelque peu différente (« sur une échelle de 0 à 10 [0 signifiant très mal et 10 très bien], comment te sens-tu depuis le début de la période de confinement ? »), mais elle renvoyait aussi au niveau de bien-être des adolescent·e·s, comme en atteste le titre de la sous-partie dans laquelle elle était posée : « confinement et bien-être ».

À partir de ces deux questions, un troisième indicateur a été créé : celui de la différence du niveau de bien-être pendant la période de confinement. Il a été calculé en soustrayant le niveau de bien-être subjectif déclaré « depuis le début de la période de confinement » au niveau de bien-être indiqué en « temps normal ». Un résultat négatif signifie que le niveau de bien-être des jeunes a baissé depuis la crise sanitaire et que les lycéen·ne·s ont moralement souffert de leur assignation à résidence forcée. Au

³ Ces deux échelles sont des adaptations de l'échelle de Cantril (1965), qui a été validée par différentes enquêtes internationales (Casas, 2011 ; Davis et al., 2001 ; Inglehart et al., 2000). Leur but est de mesurer, à partir d'un seul item, numéroté de 0 à 10, la satisfaction à l'égard de la vie des répondant·e·s. Malgré leur caractère sommaire, ces échelles constituent des indicateurs robustes de bien-être subjectif (Diener, 1984 ; Veenhoven, 1993).

contraire, un résultat positif indique que les restrictions de mouvements et d'activités occasionnées par les mesures de confinement ont augmenté le niveau de bien-être des filles et des garçons.

Si ces indicateurs présentent plusieurs problèmes méthodologiques (dont celui d'être uniquement basé sur des mesures subjectives d'auto-évaluation qui peuvent venir contredire l'état « objectif » de la situation dans laquelle l'individu se trouve) (Diener et al., 2013), ils possèdent l'avantage non négligeable de pouvoir saisir facilement la manière dont les filles et les garçons jugent, depuis leur propre place, la qualité de leur vie (Casas, 2011 ; Fattore et al., 2007), et surtout de mettre en avant les différences de perception du niveau de bien-être des jeunes selon leurs propriétés sociales et les contextes dans lequel ils évoluent (Rees et al., 2010). En d'autres termes, ces indicateurs servent moins à évaluer la réalité d'un état psychique ou mental qu'à mettre en évidence l'existence de « réalités », d'estimations de niveau de bien-être qui varient dans le temps et dans l'espace (social)⁴.

Enfin, la différence de bien-être estimé entre les deux périodes (avant et pendant le confinement) n'est pas ici le résultat d'une enquête répétée, mais d'un regard rétrospectif à court terme. Son niveau peut donc être en partie sur ou sous-évalué en raison du processus de rationalisation *a posteriori* qui décrit la tendance des individus à présenter un soi stable, *i.e.* à limiter les bifurcations et évolutions de leur vie ou du moins à les penser comme linéaires (Auriat, 1996 ;

Bourdieu, 1986 ; Demazière, 2007). Appliqué au bien-être, cela signifierait que les adolescent·e·s qui auraient mal vécu le confinement seraient susceptibles d'en augmenter l'effet en élevant drastiquement leur niveau de bien être « en temps normal » et/ou en diminuant celui « durant la période de confinement », quand ceux qui l'auraient bien vécu tendraient au contraire à faire l'inverse, c'est-à-dire à hausser leur niveau de bien-être pendant la crise sanitaire et/ou à diminuer celui « en temps normal ». Ce biais n'est pas gênant pour cet article dans la mesure où nous ne cherchons pas à rendre compte du niveau « exact » du bien-être des jeunes pendant la crise sanitaire, mais à faire ressortir les effets de cette crise sur les adolescent·e·s, et plus précisément les différences de bien-être qu'elle occasionne.

3. RÉSULTATS

3.1 Une différence de bien-être plus forte chez les filles et chez celles et ceux qui s'estiment être en (grande) réussite scolaire

Le tableau 2 présente de manière synthétique les niveaux moyens de bien-être des lycéen·ne·s « en temps normal » et « pendant la période de confinement » en fonction de leurs caractéristiques sociales et scolaires, ainsi que l'évolution différenciée de ce niveau depuis le début de la crise sanitaire. Le premier résultat (auquel on pouvait s'attendre) est que le niveau de bien-être des lycéen·ne·s baissent durant la crise

⁴⁴ En complément de cet argument, nous pourrions ajouter avec Rojas (2017) que la différence entre bien-être subjectif et bien-être objectif est artificielle et peu heuristique dans la mesure où le fait de se sentir bien est un phénomène intrinsèquement subjectif. Il dépend des expériences des individus et de la manière dont ils se les approprient. Il n'y aurait donc pas lieu de distinguer ces deux « versants » du bien-être. Autre conséquence : les mesures du bien-être subjectif ne seraient pas moins pertinentes que les mesures soi-disant objectives et auraient toute leur place dans les sciences du bonheur.

sanitaire. Leur niveau moyen de satisfaction à l'égard de la vie passe de 6.5 à 6.0 sur 10, soit une baisse de plus d'un demi-point en l'espace de quelques semaines. Le second résultat est plus surprenant. Il met en avant le fait que les variables sociodémographiques agissant le plus sur le bien-être en « temps normal » sont les mêmes que celles qui influencent le niveau de bien-être des jeunes pendant la période de confinement, à savoir le sexe, la situation familiale et le niveau scolaire perçu (et donc en partie le milieu social d'appartenance)⁵.

Que ce soit « en temps normal » ou durant la crise sanitaire, les filles déclarent un bien-être subjectif inférieur à celui des garçons. Avant le confinement, le niveau moyen de satisfaction à l'égard de la vie des premières est de 6.5, quand celui des seconds est de 6.7, soit une différence de 0.2 point sur 10. Durant la crise sanitaire, les niveaux moyens atteignent respectivement 5.9 et 6.6, soit une différence de 0.7 point. Les adolescent·e·s ne se reconnaissant pas dans les catégories de sexes sont celles et ceux qui indiquent le niveau de bien-être le plus bas (4.1 en « temps normal », et 4.2 en période de confinement), suggérant ainsi la force des normes de genre et les difficultés que peuvent encourir celles et ceux qui les transgressent. Ces lycéen·ne·s déclarent en moyenne un niveau de bien-être inférieur d'environ deux points (sur 10) par rapport à leurs camarades « binaires », et ce toutes choses égales par ailleurs, même lorsque l'on tient compte du contexte social et familial (résultats non montrés).

À côté du genre, la situation familiale dans laquelle les adolescent·e·s vivent joue un rôle important sur leur niveau de bien-être, et ce aussi bien en temps normal qu'en période de crise sanitaire. Les jeunes vivant dans des familles monoparentales indiquent un niveau de bien-être plus faible par rapport à ceux qui vivent dans des familles recomposées, et surtout par rapport à ceux qui vivent avec leurs deux parents. Quelle que soit la période, ils ont en moyenne un niveau de bien-être inférieur de 0.2 point avec les premiers et de 0.6 point avec les seconds.

Enfin, le niveau scolaire perçu – et donc le rapport à l'école – contribue(nt) pleinement à la perception différenciée du niveau de bien-être chez les jeunes en temps normal – et, dans une moindre mesure, en période de confinement. Les élèves qui estiment avoir un niveau en dessous ou très en dessous de la moyenne déclarent un plus faible niveau de bien-être que ceux qui se jugent comme étant dans la moyenne (5.9 vs 6.3 sur 10), qui eux-mêmes indiquent un niveau plus bas de bien-être que celles et ceux qui estiment avoir un niveau au-dessus ou très au-dessus de la moyenne (6.3 vs 6.9 sur 10). Si l'écart entre les élèves des deux extrémités (très en dessous/très au-dessus) peut atteindre 1 point en « temps normal » (5.9 contre 6.9), il ne s'élève « qu'à » 0.25 en période de crise (6.1 contre 6.35).

⁵ Le niveau scolaire perçu est très fortement lié à l'origine sociale des jeunes. Le nombre de lycéen·ne·s de classes supérieures s'estimant être « (très) en dessous de la moyenne » est deux fois moins élevé par rapport à celles et ceux issu·e·s des classes populaires (9 % contre 18 %). À l'inverse, leur nombre est bien plus élevé à se reconnaître au-dessus voire très au-dessus de la moyenne (52% versus 40%) (cf. infra pour plus d'information).

Tableau 2. Niveau moyen de bien-être des lycéen·ne·s en temps normal et en période de confinement selon leurs propriétés sociales

	Niveau moyen de bien-être		Différence de niveau de bien-être
	en temps normal	en période de confinement	
Sexe	*	*	*
Filles	6.54 (1.9)	5.87 (2.2)	-0.67 (2.2)
Garçons	6.74 (2.1)	6.59 (2.4)	-0.13 (2.1)
Autre	4.10 (2.6)	4.20 (2.4)	0.10 (1.9)
Classe	NS	NS	NS
2nde	6.40 (2.1)	6.05 (2.3)	-0.33 (2.3)
1ère	6.47 (2.0)	5.89 (2.4)	-0.58 (2.2)
Terminale	6.64 (1.9)	5.93 (2.2)	-0.71 (2.1)
Filières	NS	NS	NS
Générale	6.51 (2.1)	6.00 (2.3)	-0.51 (2.3)
Professionnelle	6.69 (1.9)	5.71 (2.3)	-0.98 (2.4)
Technologique	6.42 (1.8)	5.94 (2.2)	-0.47 (2.0)
Niveau scolaire (autoévalué)	*	NS	*
(Très) en dessous de la moyenne	5.91 (2.4)	6.09 (2.5)	0.18 (2.4)
Dans la moyenne	6.30 (1.9)	5.76 (2.2)	-0.52 (2.1)
Au-dessus de la moyenne	6.85 (1.8)	6.05 (2.3)	-0.80 (2.1)
Très au-dessus de la moyenne	6.92 (2.1)	6.35 (2.0)	-0.58 (2.5)
Situation familiale	*	NS	NS
Vit avec ses deux parents	6.70 (2.0)	6.13 (2.2)	-0.56 (2.1)
Vit avec un seul de ses parents	6.08 (2.0)	5.58 (2.5)	-0.50 (2.4)
Vit dans une famille recomposée	6.23 (2.0)	5.74 (2.1)	-0.49 (2.4)
Classe sociale de la famille	NS	NS	N.S.
Classes supérieures	6.52 (2.1)	6.09 (2.3)	-0.41 (2.1)
Classes moyennes	6.48 (1.9)	5.95 (2.3)	-0.52 (2.1)
Classes inférieures	6.55 (2.0)	5.80 (2.2)	-0.74 (2.4)
Ensemble des lycéen·ne·s	6.51 (2.0)	5.96 (2.3)	-0.54 (5.2)

Note. Les écarts-types sont présentés entre parenthèses. * $p < .05$.

Source : Enquête « Communicado » menée auprès de lycéen·ne·s scolarisé·e·s dans un lycée de l'Ouest de la France.

Champs : Ensemble de l'échantillon ($N = 507$)

Lecture : En moyenne, le niveau de bien-être subjectif des filles a baissé de -0.67 point pendant le confinement, contre seulement -0.13 point chez les garçons.

Cette différence d'écart de bien-être selon la période à laquelle les lycéen·ne·s font référence (à savoir « temps normal » ou période de confinement) suggère un autre résultat important mis en avant par le tableau 2 : la crise sanitaire n'a pas eu les mêmes conséquences sur le bien-être des adolescent·e·s selon leurs propriétés sociales, et notamment selon leur sexe et leur niveau scolaire estimé, avec pour conséquence d'augmenter les inégalités garçons/filles et de diminuer celles qui existaient entre les lycéen·ne·s en fonction de leur réussite scolaire.

La quarantaine semble en effet avoir davantage impacté les filles et les élèves qui affirment avoir un niveau scolaire au-dessus voire très au-dessus de la moyenne. Les premières ont vu leur niveau de bien-être baisser de -0.7 point (sur 10) en moyenne depuis le début du confinement contre à peine plus de 0.1 pour leurs camarades masculins, faisant passer les différences de bien-être entre les sexes de 0.2 à 0.7 en faveur des garçons ($p < 0.05$). Plus étonnant, les lycéen·ne·s indiquant un niveau scolaire en dessous voire très en dessous de la moyenne sont les seul·e·s à avoir bénéficié de la période de confinement. Leur niveau de bien-être a augmenté en moyenne de 0.2 point (sur 10) depuis le début de la crise sanitaire et des mesures de quarantaine, quand celui de leurs camarades s'estimant être « dans la moyenne » ou « (très) au-dessus de la moyenne » baissait de respectivement de -0.5 et -0.7 point. De façon plus précise, ce sont notamment les adolescent·e·s des classes moyennes et supérieures « en échec scolaire » (ou se percevant comme tel) qui bénéficient de

l'arrêt des activités scolaires en présentiel. Leur niveau de bien-être s'élève en moyenne de 0.3 et 0.6 point, alors que celui des classes populaires baisse de -0.3 point en moyenne⁶ (résultats non montrés dans les tableaux).

3.2 Une différence de bien-être principalement liée à la perception de la crise sanitaire et de ses effets (négatifs) sur la vie scolaire et ordinaire des lycéen·ne·s

Le tableau 3 rend compte des principaux facteurs expliquant l'effet contrasté du coronavirus et des mesures de confinement sur le niveau de bien-être des adolescent·e·s, à savoir la façon dont la crise sanitaire a été perçue et ses effets (potentiels) sur leur vie scolaire et ordinaire. Sans surprise, le niveau de bien-être des jeunes durant le confinement chute à mesure que la crise du coronavirus a été perçue une période stressante, ennuyeuse, difficile à vivre et qu'elle a/aura des répercussions négatives sur leur vie scolaire et ordinaire à venir. En moyenne, celles et ceux qui sont tout à fait d'accord avec ces assertions déclarent un niveau de bien-être entre 1.7 et 2.9 points inférieur à celui des jeunes qui ne sont pas (du tout) d'accord avec ces idées. Plus important encore, celles et ceux qui affirment que la période de crise a été un moment (très) difficile à vivre – affirmant ne pas pouvoir profiter de leur journée, se détendre voire prévoir leurs activités du lendemain – présentent un niveau de bien-être entre 2.5 et 3 points plus bas que les lycéen·ne·s qui affirment avoir fait ces différentes activités facilement voire très facilement.

⁶ L'effet du niveau scolaire estimé se retrouve également chez les lycéen·ne·s de classes populaires. Celles et ceux qui s'évaluent comme étant dans la moyenne ou (très) au-dessus de la

moyenne voient leur niveau de bien-être décroître plus fortement depuis le début du confinement que leurs camarades se pensant en échec scolaire (respectivement -0.5 et -1.1 contre -0.3).

Tableau 3. Évolution du bien-être subjectif des lycéen-ne-s selon leurs perceptions de la crise sanitaire et de ses effets sur leur vie scolaire et ordinaire

	Niveau de bien-être durant le confinement		Évolution	
	Moyenne	<i>p</i>	Moyenne	<i>p</i>
<i>Covid est-elle une période stressante ?</i>				
Pas (du tout) d'accord	6,90 (2,1)		0,07 (2,2)	
(Tout à fait) d'accord	5,10 (2,0)	*	-1,09 (2,1)	*
<i>Covid est-elle une période difficile à vivre ?</i>				
Pas (du tout) d'accord	7,32 (1,7)		0,44 (1,9)	
(Tout à fait) d'accord	4,47 (1,8)	*	-1,60 (2,1)	*
<i>Covid est-elle une période ennuyeuse ?</i>				
Pas (du tout) d'accord	7,17 (2,1)		0,31 (2,2)	
(Tout à fait) d'accord	5,25 (2,1)	*	-1,03 (2,1)	*
<i>Covid est une situation pas si différente qu'à l'ordinaire.</i>				
Pas (du tout) d'accord	5,66 (2,2)		-0,94 (2,1)	
(Tout à fait) d'accord	6,72 (2,4)	*	0,45 (2,2)	*
<i>En raison de la covid, je suis plus inquiet par rapport à mes conditions de vie futures.</i>				
Pas (du tout) d'accord	6,69 (2,2)		-0,07 (2,2)	
(Tout à fait) d'accord	5,53 (2,2)	*	-0,85 (2,2)	*
<i>La période de covid a/aura des répercussions négatives sur mon orientation scolaire.</i>				
Pas (du tout) d'accord	6,44 (2,1)		-0,51 (2,2)	
(Tout à fait) d'accord	5,41 (2,3)	*	-0,63 (2,2)	NS
<i>Depuis le confinement, le degré de difficulté à suivre les cours :</i>				
(Très) Difficile	5,59 (2,2)		-0,72 (2,2)	
Plutôt Facile	6,41 (2,2)		-0,36 (2,2)	
Très Facile	7,78 (2,1)	*	0,53 (2,4)	*
<i>Depuis le confinement, le degré de difficulté à prendre un moment pour toi, de te détendre :</i>				
(Très) Difficile	4,45 (2,0)		-1,32 (2,1)	
Plutôt Facile	6,10 (1,9)		-0,52 (2,1)	
Très Facile	7,28 (2,1)	*	0,21 (2,2)	*
<i>Depuis le confinement, le degré de difficulté à prévoir ce que tu vas faire demain :</i>				
(Très) Difficile	5,10 (2,0)		-1,13 (2,0)	
Plutôt Facile	6,48 (2,2)		-0,14 (2,0)	
Très Facile	6,75 (2,4)	*	-0,07 (2,5)	*
<i>Depuis le confinement, le degré de difficulté de profiter de ta journée, ou à être actif-ve :</i>				
(Très) Difficile	4,82 (2,0)		-1,29 (2,0)	
Plutôt Facile	6,30 (1,8)		-0,28 (2,1)	
Très Facile	7,75 (2,0)	*	0,62 (2,2)	*
<i>Ensemble des lycéen-ne-s</i>	5,96 (2,3)		-0,54 (2,2)	

Note. Les écarts-types sont présentés entre parenthèses. **p* < .05.

Source : Enquête « Communicado » menée auprès de lycéen-ne-s scolarisé-e-s dans l'Ouest de la France.

Champs : Ensemble de l'échantillon (*N* = 507)

Lecture : En moyenne, le niveau de bien-être subjectif des lycéen-ne-s baisse de -1.1 point pendant le confinement, chez celles et ceux qui sont d'accord voire tout à fait d'accord avec le fait que la période de crise sanitaire est stressante.

Les écarts de bien-être déclaré entre la période de confinement et « en temps normal » sont pour chacune de ces variables très significatifs. Quels que soient leur sexe et leur âge, les adolescent·e·s qui déclarent que leur vie ordinaire/scolaire n'a pas ou peu été impactée par les mesures de restriction de liberté et d'assignation à résidence voient leur niveau de bien-être se maintenir depuis le début de la crise sanitaire, voire augmenter fortement. Ainsi, les jeunes qui affirment que le confinement n'a pas été une période difficile, qu'elle n'a pas été une situation si différente de l'ordinaire, qu'il a été possible de profiter très facilement de sa journée déclarent une hausse de leur niveau de bien-être d'environ +0.5 point depuis le début de la crise sanitaire, quand leurs camarades exprimant des difficultés à vivre cette période (à partir des mêmes indicateurs) enregistrent une baisse d'un peu plus de -1 point (-1.3 pour celles et ceux qui précisent avoir éprouvé de grandes difficultés à se détendre ou à trouver un moment pour eux).

Ces différences de différence de bien-être depuis le début de la crise persistent toutes choses égales par ailleurs (résultats non présentés ici)⁷. Ce résultat suggère bien que la crise sanitaire a eu des effets différenciés sur le bien-être des lycéen·ne·s selon leurs conditions (matérielle) d'existence, et plus précisément selon qu'il a été facile de profiter de sa journée, de réussir à prendre un moment pour soi et que cette situation particulière n'a pas été perçue comme difficile à vivre.

3.3 Le faible effet de la sociabilité familiale et amicale sur l'évolution du bien-être depuis le début de la période de confinement.

Le tableau 4 présente quant à lui l'effet des conditions de coexistence des lycéen·ne·s pendant la crise sanitaire sur l'évolution de leur niveau de bien-être. Plus précisément, il souligne que si la plupart des indicateurs de la sociabilité amicale, amoureuse et familiale des adolescent·e·s jouent pleinement sur leur niveau de bien-être pendant la période de confinement – celles et ceux qui indiquent avoir pu discuter (très) facilement avec leurs proches pendant la crise sanitaire ayant un niveau de bien-être de 1 à 2 points supérieur à celui de leurs camarades ayant éprouvé des difficultés à maintenir les relations avec leurs proches –, les jeunes ne rendent pas ou peu compte de son évolution par rapport à la période normale.

La qualité ou la fréquence des relations avec les proches semblent en effet ne pas avoir de conséquences négatives sur l'évolution du bien-être des garçons et des filles, ni pouvoir rendre compte des différences de différence de niveau de bien-être depuis le début des mesures restrictives et d'assignation à résidence. Que les jeunes déclarent avoir connu des difficultés ou des facilités à échanger avec leurs ami·e·s, leurs (éventuel·le·s) petit·e·s ami·e·s ou leurs parents, les adolescent·e·s ont vu leur niveau de bien-être décroître d'environ -0.6 point sur la période, sans différence statistiquement significative entre les un·e·s et les autres.

⁷ La régression linéaire effectuée souligne en outre que les trois principaux facteurs qui expliquent l'évolution (positive ou négative) du niveau de bien-être des jeunes depuis le début confinement sont le fait de trouver que la crise sanitaire et ses restrictions ne constituent pas une situation différente de l'ordinaire, qu'il ne s'agit pas d'une période difficile à vivre et enfin qu'il ait été (très) facile de profiter de sa journée pendant cette période atypique (Résultats non montrés ici).

Tableau 4. Le niveau de bien-être subjectif des lycéen·ne·s pendant le confinement et son évolution par rapport à la période « normale » en fonction de leur sociabilité affective, amicale et amoureuse durant la crise sanitaire

	<i>Niveau de bien-être durant le confinement</i>		<i>Évolution</i>	
	Moyenne	<i>p</i>	Moyenne	<i>p</i>
<i>Depuis le confinement, degré de difficulté de discuter avec tes ami·e·s</i>				
(Très) Difficile	5.37 (2.3)		-0.66 (2.1)	
Plutôt Facile	5.79 (2.1)		-0.57 (2.1)	
Très Facile	6.37 (2.3)	*	-0.45 (2.4)	NS
<i>Depuis le confinement, degré de difficulté de discuter avec ton copain/ta copine</i>				
(Très) Difficile	5.74 (2.2)		-0.56 (2.3)	
Plutôt Facile	5.62 (2.3)		-0.78 (2.2)	
Très Facile	6.16 (2.4)	NS	-0.90 (2.2)	NS
<i>Depuis le confinement, degré de difficulté de discuter avec tes parents</i>				
(Très) Difficile	4.36 (2.2)		-0.58 (2.1)	
Plutôt Facile	5.84 (2.1)		-0.55 (2.3)	
Très Facile	6.71 (2.2)	*	-0.53 (2.1)	NS
<i>Depuis le confinement, comment ont évolué les discussions avec ton père ?</i>				
Moins qu'avant	4.68 (1.7)		-1.43 (2.5)	
Autant	6.13 (2.3)		-0.52 (2.1)	
Plus qu'avant	6.10 (1.9)	*	-0.31 (1.9)	*
<i>Depuis le confinement, comment ont évolué les discussions avec ta mère ?</i>				
Moins qu'avant	4.72 (1.8)		-1.03 (2.3)	
Autant	6.19 (2.3)		-0.43 (2.0)	
Plus qu'avant	5.69 (2.3)	*	-0.81 (2.4)	NS
<i>Depuis le confinement, tu dirais que tes relations avec ton père se sont globalement ...</i>				
détériorées	5.47 (2.2)		-0.50 (2.7)	
n'ont pas changé	6.01 (2.2)		-0.56 (2.0)	
améliorées	6.61 (2.0)	*	-0.22 (2.1)	NS
<i>Depuis le confinement, tu dirais que tes relations avec ta mère se sont globalement ...</i>				
détériorées	5.15 (2.3)		-0.32 (2.4)	
n'ont pas changé	6.01 (2.3)		-0.54 (2.2)	
améliorées	6.09 (2.4)	NS	-0.79 (2.2)	NS

Note. Les écarts-types sont présentés entre parenthèses. * $p < .05$.

Source : Enquête « Communicado » menée auprès de lycéen·ne·s scolarisé·e·s dans l'Ouest de la France.

Champs : Ensemble de l'échantillon ($N = 507$)

Lecture : En moyenne, le niveau de bien-être subjectif des lycéen·ne·s baisse de -1.43 point pendant le confinement, chez celles et ceux qui indiquent que le niveau des discussions avec leur père ont diminué par rapport à ce qu'il était avant la crise sanitaire.

Tableau 5. Évolution d'indicateurs du bien-être pendant le confinement en fonction du sexe et du niveau scolaire des lycéen·ne·s (% colonne)

	Sexe			Niveau scolaire des lycéen·ne·s (auto-évaluation)				
	Filles	Garçons	Autre	p	(Très) en	Dans la	(Très)	p
					dessous de		moyenne	
	%	%	%		%	%	%	
<i>Covid est-elle une période difficile à vivre?</i>				*				NS
Pas (du tout) OK	49.6	63.5	40		50	52.2	53.2	
(Tout à fait) OK	50.4	36.5	60		50	47.8	46.8	
<i>Covid est-elle une période ennuyeuse ?</i>				NS				NS
Pas (du tout) OK	37.1	35.6	40		35.3	33.7	40.4	
(Tout à fait) OK	62.9	64.4	60		64.7	66.3	59.6	
<i>Depuis le confinement, degré de difficulté à suivre les cours</i>				NS				*
(Très) Difficile	66.5	65.4	80		79.4	68.6	61.4	
Plutôt facile	26.1	27.9	20		16.2	27.5	28	
Très facile	7.4	6.7	0		4.4	3.9	10.6	
<i>Depuis le confinement, degré de difficulté à prendre un moment pour toi</i>				*				NS
(Très) Difficile	34	17.3	40		25	33.8	30.1	
Plutôt Facile	38.1	37.5	40		39.7	35.3	39.4	
Très Facile	27.9	45.2	20		35.3	30.9	30.5	
<i>Depuis le confinement, degré de difficulté de profiter de ta journée</i>				NS				NS
(Très) Difficile	46	36.9	60		44.1	44.6	44.3	
Plutôt Facile	34	33	40		35.3	36.3	31.5	
Très Facile	19.9	30.1	0		20.6	19.1	24.3	
<i>Depuis le confinement, comment ont évolué les discussions avec ton père?</i>				NS				NS
Moins qu'avant	6.1	6.4	0		4.8	6.1	6.4	
Autant	53.4	62.8	50		51.6	56.4	55.5	
Plus qu'avant	20.4	21.3	25		17.7	22.1	20.5	
Pas d'avis	20.1	9.6	25		25.8	15.5	17.7	
<i>Depuis le confinement, comment ont évolué les discussions avec ta mère?</i>				NS				NS
Moins qu'avant	6.8	5	10		3	8.1	6	
Autant	60.7	67	60		59.1	62.4	62	
Plus qu'avant	27.1	23	20		31.8	23.9	26.9	
Pas d'avis	5.5	5	10		6.1	5.6	5.1	

* $p < .05$.

Source : Enquête « Communicado » menée auprès de lycéen·ne·s scolarisé·e·s dans l'Ouest de la France.
Champs : Ensemble de l'échantillon ($N = 507$)

Lecture : 64.7% des lycéen·ne·s s'estimant être très en-dessous de la moyenne indiquent que la période de confinement n'est pas une période ennuyeuse.

Tableau 6. Évolution d'indicateurs du bien-être pendant le confinement en fonction de la situation familiale et de l'origine sociale des lycéen-ne-s (% colonne)

	Avec qui les élèves vivent ?			Classes sociales de la famille				
	Avec les deux parents	Familles recomposées	Familles monoparentales	Classes supérieures	Classes moyennes	Classes populaires		
	%	%	%	p	%	%	%	
<i>Covid est-elle une période difficile à vivre ?</i>				NS				NS
Pas (du tout) OK	55.1	45.7	48.9		50.8	57.7	49.7	
(Tout à fait) OK	44.9	54.3	51.1		49.2	42.3	50.3	
<i>Covid est-elle une période ennuyeuse ?</i>				NS				NS
Pas (du tout) OK	39	35.9	30.4		40	39.4	29.4	
(Tout à fait) OK	61	64.1	69.6		60	60.6	70.6	
<i>Depuis le confinement. le degré de difficulté de suivre les cours</i>				NS				NS
(Très) Difficile	63	71.7	75		61.5	67.8	72	
Plutôt facile	29	20.7	21.7		28.7	26.6	22.4	
Très facile	8	7.6	3.3		9.7	5.6	5.6	
<i>Depuis le confinement. degré de difficulté de prendre un moment pour toi</i>				NS				NS
(Très) Difficile	28.1	34.8	37		29.7	34.3	30.1	
Plutôt Facile	38.3	39.1	34.8		39	37.8	34.3	
Très Facile	33.6	26.1	28.3		31.3	28	35.7	
<i>Depuis le confinement. degré de difficulté de profiter de ta journée</i>				NS				NS
(Très) Difficile	42.9	52.2	41.8		47.2	46.9	39.4	
Plutôt Facile	33.6	29.3	39.6		29.2	31.5	38.7	
Très Facile	23.5	18.5	18.7		23.6	21.7	21.8	
<i>Depuis le confinement. comment ont évolué les discussions avec ton père?</i>				*				*
Moins qu'avant	6.3	7.8	1.8		9.5	3.6	4.2	
Autant	64.7	48.9	12.5		58.2	59.1	48.3	
Plus qu'avant	25.2	13.3	7.1		22.2	21.2	16.7	
Pas d'avis	3.8	30	78.6		10.1	16.1	30.8	
<i>Depuis le confinement. comment ont évolué les discussions avec ta mère?</i>				*				NS
Moins qu'avant	5	8.9	9.1		4.7	8.5	7.7	
Autant	64.3	54.4	60.2		62.2	61	59.9	
Plus qu'avant	29.2	23.3	19.3		29.5	24.8	24.6	
Pas d'avis	1.6	13.3	11.4		3.6	5.7	7.7	

* $p < .05$.

Source : Enquête « Communicado » menée auprès de lycéen-ne-s scolarisé-e-s dans l'Ouest de la France.

Champs : Ensemble de l'échantillon ($N = 507$)

Lecture : 29.7% des enfants de classes supérieures indiquent qu'il est très difficile d'avoir un moment pour soi pendant le confinement.

L'absence d'effet de la sociabilité sur l'évolution du bien-être des lycéen·ne·s depuis le début de la crise sanitaire – et son maintien sur leur niveau de bien-être pendant le confinement – signifie que les difficultés ou facilités à discuter avec les personnes de son entourage mentionnées par les jeunes étaient déjà présentes avant la mise en place de la quarantaine et que celle-ci a peu changé la donne. Cette idée se retrouve dans le fait que plus de 75% des lycéen·ne·s affirment que les relations avec leurs proches n'ont pas changé (en bien ou en mal) depuis le début de confinement.

Toutefois, on peut noter que celles et ceux pour qui les échanges avec leurs parents se sont détériorés pendant la crise sanitaire ont vu leur niveau de bien-être diminuer plus fortement que leurs camarades précisant un niveau de discussion équivalent ou supérieur à celui d'avant le confinement. Alors que le niveau de bien-être de ce dernier groupe a diminué d'environ -0.5 sur la période, celui du premier groupe a baissé de plus d'un point (-1.4 point pour celles et ceux qui précisaient avoir moins de discussions avec leur père depuis le début du confinement).

Ce résultat laisse penser que l'obligation de coprésence permanente avec les parents, liée à la mise en place du confinement a eu des effets négatifs sur l'évolution du niveau bien-être des jeunes sur la période, et notamment chez celles et ceux qui avaient déjà des problèmes relationnels avec leur mère – et surtout avec leur père.

3.4 Des déterminants de l'évolution du niveau de bien-être socialement situés

Enfin, le tableau 5 met en évidence que les déterminants de l'évolution du niveau de bien-être ne sont pas dispersés

de manière aléatoire au sein du monde social, mais sont socialement situés.

Les conditions matérielles d'existence et de coexistence contribuant à une évolution négative du niveau de bien-être depuis le confinement sont plus présentes chez les filles et chez les garçons des classes populaires (estimant être au-dessus voire très au-dessus de la moyenne). En effet, ces lycéen·ne·s affirment plus fréquemment que leurs camarades masculins et d'autres milieux sociaux que le confinement a été une période difficile à vivre, ennuyeuse et durant laquelle il était très difficile de profiter de sa journée, de s'engager dans des activités voire de prendre un moment pour soi. Il est donc logique de retrouver une baisse plus importante de leur niveau de bien-être, dépassant -1.5 chez les filles de classes populaires s'estimant être en réussite scolaire (résultats non présentés).

4. DISCUSSION ET CONCLUSION

Deux principaux résultats ressortent des analyses présentées précédemment : d'une part, la crise sanitaire a eu des effets inégaux sur la qualité de vie des lycéen·ne·s et sur leur rapport au présent et au futur. Des différences d'inégalités de niveau de bien-être depuis le début du confinement se font jour. Les filles et les jeunes estimant avoir un niveau scolaire (très) en dessous de la moyenne affirment davantage avoir été affecté·e·s par les conséquences de l'épidémie du coronavirus que leurs camarades masculins et de niveau scolaire (et social) supérieurs. D'autre part, la baisse plus forte du niveau de bien-être ne se retrouve pas aléatoirement parmi les adolescent·e·s. Elle frappe celles et ceux qui indiquaient déjà un niveau de bien-être plus faible avant le confinement, de sorte que la crise sanitaire ne fait pas que reproduire des inégalités, mais semble

également en favoriser l'accumulation (Bajos et al., 2020), et ce dès l'adolescence.

4.1 Des différences de genre qui se creusent en période de confinement

Que les garçons déclarent un bien-être subjectif global supérieur à celui des filles n'est pas un résultat nouveau. Il fait écho aux travaux antérieurs qui ont mis en évidence de nettes différences de satisfaction concernant la vie en défaveur des filles à partir de l'âge de 13 ans (Ehlinger et al., 2016). Les travaux sur l'école peuvent tout d'abord être sollicités pour expliquer cette inégalité de genre. En effet, ils ont montré que l'expérience de l'école est plus négative pour les filles que pour les garçons, surtout lorsqu'elles sont en difficulté scolaire (Mosconi, 2006). Pour plusieurs auteur·e·s, la dégradation du vécu scolaire de certaines filles tient notamment à leurs relations aux enseignant·e·s et aux pairs (Duru-Bellat, 2004 ; Mabilion-Bonfils, 2011). Ainsi, il a été montré que les enseignant·e·s accordent en général plus d'attention aux garçons et ont davantage confiance en leurs capacités. Par ailleurs, les efforts des garçons sont plus souvent valorisés quand les filles reçoivent la majorité des commentaires décourageants formulés en classe. Ces attentes et traitements différenciés entraînent chez les filles une moindre confiance en elles et une tendance pour celles dont les résultats sont plus faibles à attribuer leurs difficultés à une inaptitude à la réussite. Les travaux de Mabilion-Bonfils (2011) pointent plus particulièrement la surreprésentation des filles parmi les élèves en souffrance à l'école du fait de mauvaises relations avec les enseignant·e·s ou les pairs.

Mais la différenciation genrée des dynamiques relationnelles à l'école ne

peut expliquer que le bien-être ait tendance à se dégrader davantage pour les filles que pour les garçons depuis le début du confinement, sachant que les unes et les autres, assigné·e·s à résidence, n'ont pas ou peu eu l'occasion d'interagir (physiquement) avec leurs camarades et enseignant·e·s. Il faut donc chercher d'autres éléments d'explication.

La question des sociabilités et des pratiques électives peut être soulevée. Mais les connaissances sur la socialisation par les pairs et les amitiés adolescentes peuvent sembler divergentes avec le résultat de filles ayant plus mal vécu le confinement. En effet, les garçons développent en général plus de « liens faibles », avec une importance du groupe et des activités partagées, quand la sociabilité des filles repose davantage sur des dyades ou de très petits groupes (Pasquier, 2005). Malgré l'intensité des sociabilités virtuelles à l'adolescence (Balley's, 2017), on peut penser que les garçons ont eu plus de difficultés à maintenir les liens électifs entre pairs pendant le confinement. Enfin, les activités sportives, notamment collectives, davantage présentes dans l'expérience adolescente masculine (Davis & Louveau, 2005), ont sans doute encore davantage manqué aux garçons qu'aux filles. Les résultats de notre enquête confirment d'ailleurs en partie la difficulté des garçons à occuper le temps du confinement. Leurs déclarations indiquent ainsi un ennui plus fréquent que chez les filles (sans différence significative néanmoins).

C'est du côté des déterminants familiaux et contextuels que nos résultats peuvent être compris, et plus précisément en interrogeant la dimension des relations avec les parents et des conditions matérielles d'existence et de coexistence pendant la crise sanitaire.

Ainsi, les études sur la communication parents-adolescent·e·s ont montré que les différends portaient plus souvent sur le travail et les résultats scolaires pour les garçons, alors que concernant les filles, leur participation aux tâches domestiques, leur apparence et leur appétit d'indépendance étaient plus conflictuels (Noller & Atkin, 2015). Les tensions familiales ont ainsi pu être apaisées pour de nombreux garçons pendant le confinement, l'école, objet majeur de conflit, s'effaçant, quand elles trouvaient matière à s'accroître du côté des filles. Par ailleurs, le stress lié à la scolarité est plus grand chez les filles que chez les garçons (Pacoricono et al., 2016), ce qui pourrait expliquer qu'elles aient moins bien vécu le bouleversement des enseignements en période de confinement et la montée des incertitudes concernant leur parcours.

Enfin, si la dégradation de l'expérience de vie des filles pendant le confinement est plus forte que celle des garçons, c'est peut-être surtout parce qu'elles déclarent plus souvent que ces derniers avoir eu des difficultés à « trouver un moment pour elles » ou à « profiter de leur journée » (ce qui les a d'ailleurs conduites à estimer, plus que leur camarade masculin, que la période de confinement était « difficile à vivre »). Cette inégale autonomie des unes et des autres pendant la période de cohabitation forcée peut s'expliquer de deux manières. D'une part, par le fait que les parents tendent davantage à solliciter les filles que les garçons lorsqu'il s'agit de participer au travail domestique et s'occuper des tâches ménagères (Court et al., 2016), avec les tensions que cela provoque, évoquées précédemment. Dans une période où la famille vivait en permanence au domicile, il est possible que la charge de travail accrue ait plus forte-

ment reposé sur les filles que sur les garçons, diminuant ainsi leur « temps pour soi » et la possibilité de profiter de leur journée. D'autre part, ce sentiment de plus faible d'autonomie pendant la crise peut être lié à la perception d'un contrôle social plus fort ou du moins à la mise en place d'une liberté davantage surveillée en raison d'une présence quotidienne et quasi continue des parents. Cette hypothèse se retrouve dans le fait que les filles précisent davantage que les garçons que les relations avec leurs parents – et notamment leur père – se sont détériorées sur la période, et surtout dans le fait que celles qui ont eu des relations tendues avec leurs parents ont plus de chances de connaître une baisse de bien-être, alors que ce n'est pas le cas chez les garçons.

En d'autres termes, il semblerait que le désir d'autonomisation, qui est plus souvent source de conflit avec les parents pour les filles que pour les garçons (Clair, 2010 ; Noller & Atkin, 2015 ; Skeggs, 2015;), a sans doute été mis particulièrement à mal par le confinement et s'est répercuté de façon négative sur leur niveau de bien-être.

4.2 Des lycéen·ne·s plus ou moins affecté·e·s par le confinement selon leur niveau scolaire (estimé) et leur milieu social

Le deuxième résultat important mis en lumière par cet article est que le confinement a plus ou moins impacté les lycéen·ne·s selon leur niveau scolaire (et leur milieu social d'appartenance). La plupart des enquêtes sur le bien-être et la réussite scolaire (Bacro et al., 2017 ; Martinot, 2001 ; Peugny, 2011) montre une corrélation positive entre les deux termes. La réussite scolaire favorise le niveau de bien-être, de même que le niveau de bien-être contribue à la réussite

scolaire. Ce faisant, il aurait été logique que dans une période moins chargée scolairement et où l'enjeu de réussite semble moins prioritaire l'association persiste. Contrairement à ce à quoi on pourrait s'attendre, ce sont celles et ceux qui s'estiment être au-dessus voire très au-dessus de la moyenne qui ont le plus mal vécu la crise sanitaire. Leur niveau de bien-être a baissé fortement (jusqu'à 1 point) quand celui de ceux/celles qui s'estiment être en échec scolaire voyaient leur niveau de bien-être augmenter depuis le début du confinement. Plus surprenant encore, la hausse de la qualité de la vie perçue n'est pas identique chez ceux et celles qui précisent avoir un niveau scolaire être (très) en dessous de la moyenne : les adolescent·e·s issu·e·s des classes moyennes et supérieures enregistrent une augmentation bien plus importante que celles et ceux venant des classes populaires (qui voient seulement leur niveau de bien-être se dégrader moins fortement que leurs camarades ayant de meilleures notes).

Plusieurs éléments pourraient expliquer ces constats (relativement) contre-intuitifs. La première, la plus évidente, est que les élèves s'estimant être très en dessous de la moyenne bénéficient de l'arrêt de l'école dans la mesure où ces jeunes ne se voient plus être « humilié·e·s » en classe par les enseignant·e·s et où rien, ni personne ne leur rappelle leurs difficultés à réussir dans une activité perçue comme très importante (Merle, 2012). Par ailleurs, il est possible que le caractère exceptionnel du contexte sanitaire ait également conduit les parents à mettre partiellement de côté leurs attentes et leurs suivis scolaires (ce qui peut expliquer pourquoi les adolescent·e·s de classes moyennes et supérieures en difficulté aient vécu leur « meilleure vie » sans rappels à l'ordre et

injonctions à réussir). À l'inverse, si les « bons » élèves se montrent plus anxieux, c'est parce que l'arrêt des enseignements peut être le signe pour eux d'un arrêt dans leur trajectoire scolaire et professionnelle (avec le risque tant craint d'absence de mobilité sociale voire de déclassement) (Peugny, 2009). Les élèves de classes populaires en réussite scolaire semblent d'autant plus préoccupés par ce risque que leur réussite est perçue comme atypique et ne tenant qu'à un fil que le contexte sanitaire pourrait rompre (Périer, 2005 ; Poullaouec, 2010, 2019).

4.3 La crise sanitaire comme période d'accumulation des inégalités (en termes de bien-être) ?

Notre analyse suggère que la crise sanitaire n'a pas seulement reproduit les inégalités en termes de bien-être entre les lycéen·ne·s, mais a contribué à les approfondir, de sorte qu'elle pourrait être vue comme une période d'accumulation des inégalités. Non seulement le niveau de bien-être des adolescent·e·s est socialement et sexuellement différencié, mais l'effet de la crise semble être plus important chez celles et ceux qui précisent avoir un plus faible niveau de bien-être en temps normal, à savoir les filles et les enfants de classes populaires (en réussite scolaire). Ces résultats mériteraient d'être complétés par d'autres études plus représentatives ou produites dans un autre contexte afin de voir si et dans quelle mesure les différences (sociales) dans les différences de bien-être persistent. Au vu de la composition sociale de notre échantillon (avec une surreprésentation des filles et des classes supérieures), il y a fort à parier que notre recherche tende à euphémiser les inégalités et leur accumulation et qu'elles soient plus importantes dans la population générale.

CONFLITS D'INTÉRÊT

Les auteur-e-s ne déclarent aucun conflit d'intérêt.

BIBLIOGRAPHIE

Alezra, D., Hoibian, S., Perona, M., & Senik, C. (2020). Heurs et malheurs du confinement. *Notes de synthèse du CREDOC*, 32, 1-8.

Ascoli-Bouin, C. (2020). Entretien avec André Carel : Polymorphie de la crise. *Enfances & Psy*, 87(3), 19-29. <https://doi.org/10.3917/ep.087.0019>

Auriat, N. (1996). *Les défaillances de la mémoire humaine : Aspects cognitifs des enquêtes rétrospectives*. PUF-INED.

Bacro, F., Guimard, P., Florin, A., Ferrière, S., & Gaudonville, T. (2017). Bien-être perçu, performances scolaires et qualité de vie des enfants à l'école et au collège : Étude longitudinale. *Enfance*, 1(1), 61-80. <https://doi.org/10.4074/S0013754517001057>

Bajos, N., Warszawski, J., Pailhé, A., Counil, E., Jusot, F., Spire, A., Martin, C., Meyer, L., Sireyjol, A., Franck, J.-E., & Lydié, N. (2020). Les inégalités sociales au temps du COVID-19. *Questions de santé publique*, 40, 1-12.

Balleys, C. (2017). Socialisation adolescente et usages des médias sociaux : La question du genre. *Revue des politiques sociales et familiales*, 125, 33-44. <https://doi.org/10.3406/caf.2017.3241>

Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 69-72. <https://doi.org/10.3406/arss.1986.2317>

Bristow, J. (2020). Les « parents hélicoptères » : Une socialisation incertaine des adultes en devenir. *Revue des politiques sociales et familiales*, 133, 9-20.

<https://doi.org/10.3406/caf.2019.3370>

Cantril, H. (1965). *The pattern of human concerns*. Rutgers University Press.

Casas, F. (2011). Subjective social indicators and child and adolescent well-being. *Child Indicators Research*, 4(4), 555-575. <https://doi.org/10.1007/s12187-010-9093-z>

Chan, W. (2018). Social mobility and the well-being of individuals. *The British Journal of Sociology*, 69(1), 183-206. <https://doi.org/10.1111/1468-4446.12285>

Chauvel, L. (2016). *La spirale du déclassement. Essai sur la société des illusions*. Seuil.

Clair, I. (2010). 3. France. Des filles en liberté surveillée, dans les espaces ruraux et périurbains aujourd'hui. In V. Blanchard, R. Revenin, & J. J. Yvarel (Éds.), *Les jeunes et la sexualité* (pp. 321-329). Autrement.

Cline F. W., Fay J. (1990). *Parenting with love and logic: Teaching children responsibility*. Pinon Press.

Court, M., Bertrand, J., Bois, G., Henri-Panabière, G. et Vanhée, O. (2016). Qui débarrasse la table : Enquête sur la socialisation domestique primaire. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 215(5), 72-89. <https://doi.org/10.3917/arss.215.0072>

Daverne, C. et Dutercq, Y. (2013). *Les bons élèves*. Presses Universitaires de France.

Davis, J., Smith, T., & Mardsen, P. (2001). *General Social Survey, 1972-2000: Cumulative codebook*. Norc.

Davisse, A., & Louveau, C. (2005). 17. Pratiques sportives : Inégalités et différences. In M. Maruani (Éd.), *Femmes, genre et sociétés* (pp. 139-147). La Découverte.

- Demazière, D. (2007). Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ? *Bulletin de méthodologie sociologique*, 93, 5-27. <https://doi.org/10.1177/075910630709300103>
- Diener, E. (1984). Subjective well-being. *Psychological Bulletin*, 95(3), 542-575. <https://doi.org/10.1037/0033-2909.95.3.542>
- Diener, E., Ingelhart, R., & Tay, L. (2013). Theory and validity of life satisfaction scales. *Social Indicators Research*, 112(3), 497-527. <https://doi.org/10.1007/s11205-012-0076-y>
- Drees (à paraître). *Lors du confinement du printemps 2020, une hausse des syndromes dépressifs, particulièrement marqué chez les 15-24 ans et des troubles du sommeil des enfants. Études et résultats*. Drees.
- Duru-Bellat, M. (2004). *L'école des filles : Quelle formation pour quels rôles sociaux ?* L'Harmattan.
- Eckert, H. (2014). Déclassement et hantise du déclassement. *Revue française de pédagogie*, 188, 87-108. <https://doi.org/10.4000/rfp.4552>
- Ehlinger, V., Spilka, S., & Godeau, E. (2016). Présentation de l'enquête HBSC sur la santé et les comportements de santé des collégiens de France en 2014. *Agora débats/jeunesses*, 4, 7-22. <https://doi.org/10.3917/agora.hso1.0007>
- Fattore, T., Mason, J., & Watson, E. (2007). Children's conceptualisation(s) of their well-being. *Social Indicators Research*, 80(1), 5-29. <https://doi.org/10.1007/s11205-006-9019-9>
- Forsé, M., & Parodi, M. (2014). Bien-être subjectif et sentiment de justice sociale. *L'Année sociologique*, 64(2), 359-388. <https://doi.org/10.3917/anso.142.0359>
- Grobon, S. et Portela, M. (2016). Les valeurs des jeunes adultes, leur perception de l'avenir et de la protection sociale. Trois études sur les 18-29 ans à partir de dix années du Baromètre d'opinion de la DREES. *Les dossiers de la DREES*, 3, 29-60.
- Hartas, D. (2015). Patterns of parental involvement in selected OECD countries: Cross-national analyses of PISA. *European Educational Research Journal*, 4(4), 185-195.
- Ingelhart, R. (2000). *World Values Survey and European Values Surveys. ICSPSR version*. Institute for Social Research.
- Lareau, A. (2011). *Unequal Childhoods. Class, Race and family Life* (2nd ed.). University of California Press.
- Le Bastard-Landrier, S. (2005). L'expérience subjective des élèves de seconde : Influence sur les résultats scolaires et les vœux d'orientation. *L'orientation scolaire et professionnelle*, 34(2), 143-164. <https://doi.org/10.4000/osp.368>
- Mabilon-Bonfils, B. (2011). Les élèves souffrent-ils à l'école ? Des souffrances scolaires « ordinaires » qui ne peuvent se dire.... *Adolescence*, 29(3), 637-664. <https://doi.org/10.3917/ado.077.0637>
- Martin C. (Éd.) (2018). *Accompagner les parents dans leur travail éducatif et de soin*. La Documentation Française.
- Martinot, D. (2001). Connaissance de soi et estime de soi : Ingrédients pour la réussite scolaire. *Revue des sciences de l'éducation*, 27(3), 483-502. <https://doi.org/10.7202/009961ar>
- Merle, P. (2012). *L'élève humilié : L'école, un espace de non-droit ?* Presses Universitaires de France.
- Mosconi, N. (2006). La mixité : Éducation à l'égalité ? *Les Temps Modernes*,

637-638-639(3), 175-197.

Noller, P., & Atkin, S. (2015). *Family life in adolescence*. De Gruyter.

Octobre, S., Détrez, C., Mercklé, P., & Berthomier, N. (2010). *L'enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*. Ministère de la Culture - DEPS.

Pacoricona Alfaro, D. L., Ehlinger, V., Sentenac, M., & Godeau, E. (2016). *La santé des collégiens en France/2014. Données françaises de l'enquête internationale Health Behaviour in School-aged Children (HBSC). Vécu scolaire*. Santé publique France.

Pasquier, D. (2005). *Cultures lycéennes : La tyrannie de la majorité*. Autrement.

Périer, P. (2005). *École et familles populaires : Sociologie d'un différend*. Presses universitaires de Rennes.

Peugny, C. (2009). *Le déclassement*. Grasset.

Peugny, C. (2011). Les jeunesses européennes, leurs difficultés et leur perception de l'avenir : Une tentative de comparaison. *Informations sociales*, 165-166(3), 50-59. <https://doi.org/10.3917/inso.165.0050>

Pirus, C., & Leridon, H. (2010). Les grandes cohortes d'enfants dans le monde. *Population*, 65(4), 671-730. <https://doi.org/10.3917/popu.1004.0671>

Porter, S., & Whitcomb, M. (2005). Non-response in student surveys: The role of demographics, engagement and personality. *Research in Higher Education*, 46, 127-152. <https://doi.org/10.1007/s1162-004-1597-2>

Poullaouec, T. (2019). Regrets d'école : Le report des aspirations scolaires dans les familles populaires. *Sociétés contemporaines*, 114(2), 123-150.

<https://doi.org/10.3917/soco.114.0123>

Poullaouec, T. (2010). *Le diplôme, arme des faibles. Les familles ouvrières et l'école*. La Dispute.

Rees, G., Bradshaw, J., Goswami, H., & Keung, A. (2010). *Understanding children's well-being: a national survey of young people's well-being*. The Children's Society.

Robert M., du Roscoät E., & Godeau E. (2016). *La santé des collégiens en France/2014. Données françaises de l'enquête internationale Health Behaviour in School-aged Children (HBSC). Santé mentale et bien-être*. Santé publique France.

Rojas, M. (2017). The subjective object of well-being studies: Well-Being as the Experience of Being Well. In G. Brulé & F. Maggino (Eds.), *Metrics of subjective well-being: Limits and improvements* (pp. 43-62). Springer Happiness Studies Book Series.

Segrin C., Woszidlo A., Givertz M., Bauer A., & Murphy M. T. (2012). The association between overparenting, parent-child communication, and entitlement and adaptive traits in adult children. *Family Relations*, 61, 237-252. <https://doi.org/10.1111/j.1741-3729.2011.00689.x>

Skeggs, B. (2015). *Des femmes respectables: Classe et genre en milieu populaire*. Agone.

Veenhoven, R. (1993). *Happiness in Nations*. Erasmus University.

Von Otter, C. (2014). Family resources and mid-life level of education: A longitudinal study of the mediating influence of childhood parental involvement. *British Educational Research Journal*, 40(3), 555-574. <https://doi.org/10.1002/berj.3111>

PRÉSENTATION DES AUTEUR·E·S

Julia Buzaud

Ingénieure d'étude à l'École de Hautes Etudes en Santé Publique (EHESP) dans le cadre de la chaire « Enfance, bien-être, parentalité » soutenue par la Caisse nationale des allocations familiales, France

Ses thématiques de travail sont la famille, le bien-être et les politiques publiques.

Contact : julia.buzaud@gmail.com

Kevin Diter

Postdoctorant sur le projet PANELS (Ministère de la Culture - DEPS), École de Hautes Etudes en Santé Publique (EHESP), France

Chercheur rattaché à Arènes (UMR 6051- Cnrs, Univ. Rennes, EHESP, Sciences Po Rennes)

Ses domaines de recherche se situent à l'intersection de la sociologie de la socialisation, de sociologie de l'enfance, et de sociologie des sentiments et de la culture.

Contact : kevin.diter@ehesp.fr

Agnès Grimault-Leprince

CREAD (Centre de Recherche sur l'Éducation les Apprentissages et la Didactique, EA 3875), INSPE de Bretagne - Univ Brest, F-29200 Brest, France

Ses recherches portent sur l'analyse des inégalités éducatives : il s'agit notamment d'étudier les effets des caractéristiques des individus – éduqués et éducateurs – et les effets de contextes – familiaux, scolaires et territoriaux – sur les formes éducatives et l'expérience des acteurs.

Contact : agnes.leprince@espe-bretagne.fr

Claude Martin

UMR 6051 Arènes – Cnrs-EHESP-Univ Rennes – Science Po Rennes, F-Rennes, France

Directeur de recherche au CNRS, Claude Martin étudie et compare les évolutions des systèmes nationaux de protection sociale, principalement les politiques sociales en direction de l'enfance, de la famille et de l'âge. Il a été titulaire entre 2017 et 2020 de la chaire « Enfance, bien-être, parentalité » soutenue par la Caisse nationale des allocations familiales et a publié une vingtaine d'ouvrages. Il est actuellement le directeur du programme prioritaire de recherche (PPR du PIA3) sur l'autonomie porté par le CNRS.

Contact : claudemartin@ehesp.fr

Pour citer cet article :

Buzaud, J., Diter, K., Grimault-Leprince, A., & Martin, C. (2021). Les effets inégaux de la crise sanitaire et du confinement sur le bien-être des lycéen·ne·s. *Sciences & Bonheur*, 6, 55-79.